

François Bégaudeau

En guerre



folio

COLLECTION FOLIO

François Bégaudeau

En guerre

Gallimard

Cet ouvrage a précédemment paru
aux Éditions Verticales.

Couverture :
Road service. Photo © Ben Zank.

© Éditions Gallimard, 2018.

François Bégaudeau est né en 1971 en Vendée. Il a publié plusieurs romans depuis 2003 : *Jouer juste*, *Dans la diagonale*, *Entre les murs*, récompensé par le prix France Culture-Télérama 2006, *Fin de l'histoire*, *Vers la douceur*, *La blessure la vraie*, *Au début*, *Deux singes ou ma vie politique*, *La politesse*, *Molécules* et *En guerre*. Il est aussi l'auteur d'une fiction biographique consacrée aux Rolling Stones, *Un démocrate*, *Mick Jagger*, d'un livre jeunesse, *L'invention du jeu*, et d'essais : *Antimanuel de littérature*, *Parce que ça nous plaît* (avec Joy Sorman), *Tu seras écrivain mon fils*.

Il écrit également pour le théâtre : *Le problème*, *Le foie*, *Un deux un deux*, *Non-réconciliés*, *Contagion*, *La bonne nouvelle*. Pièces jouées dans des mises en scène d'Arnaud Meunier, Panchika Velez, Mélanie Mary, Matthieu Cruciani, Valérie Grail, Benoît Lambert.

Il pratique la critique littéraire et cinématographique sur des supports divers.

Il a réalisé deux documentaires : *N'importe qui* (2016), *Autonomes* (2020).

Plus juste serait de dire que Romain Praise et Louisa Makhloufi n'habitent pas la même ville.

À son arrivée en 2011, le premier nommé a trouvé à se loger quartier Saint-Paul, que la signalétique marron patrimoniale du vieux centre appelle quartier des Tisserands. Cependant qu'après trois ans dans un F2 de la Citadelle, cité bordée par la rocade nord, la seconde s'est encore excentrée vers une zone pavillonnaire dont Romain connaît seulement la bibliothèque qu'il a œuvré à impliquer dans le projet Périculture inconnu de Louisa.

Sur une carte de la ville, les traits noirs et rouges figurant leurs déplacements réguliers respectifs ne fusionnent qu'au niveau du tronçon supérieur de la rue de la Résistance, bornée en amont par le magasin H & M, en aval par une agence de la Société générale. À supposer que leurs emplois du temps dépareillés permettent qu'ils y progressent au même moment, il est douteux que leurs regards se croisent, celui de Romain orienté droit devant, celui de Louisa rivé au continuum des vitrines, l'allure de l'un plutôt soutenue, la configuration

piétonnière imprimant aux pas de l'autre une lenteur équivalente à celle qu'un conditionnement moins insidieux lui fait adopter dans les rayons des supermarchés périurbains. Dans cette rue pourtant principale, Romain ne fait que passer, comme il ne se mêle que brièvement, aussi irrité qu'attendri par l'achalandage féérique, à la foule du marché de Noël où Louisa accompagne chaque année sa sœur et ses neveux montés de Garges-lès-Gonesse pour l'occasion.

Des points d'orgue festifs de l'année, comme la braderie de septembre ou les joutes aquatiques du 14-Juillet, Romain aime l'idée et non l'usage, aussi vrai qu'il ne pousserait pas son préjugé favorable vis-à-vis des turfistes maghrébins du PMU de Saint-Paul jusqu'à y prendre son café du dimanche, plutôt qu'en face aux Ateliers dont les tables parsemées d'ordinateurs accueillent une clientèle symétriquement homogène.

Ce qui ne l'empêche pas de rallier chaque samedi à vélo le quartier des Meuniers et son marché éponyme, dont les étoffes chamarrées, les boniments à la criée, les pâtisseries orientales, les étals à même le sol lui évoquent le Maroc jadis visité sous la tutelle de parents rompus au tourisme culturel, analogie qui, l'unique fois où elle s'est attardée dans ces mêmes allées, n'a pas frappé Louisa totalement ignorante de l'Afrique.

En somme un contact ne s'établira que si tous deux se trouvent stationner assez longtemps dans le même espace clos.

Sachant qu'ils ne pourront pas compter sur un périmètre professionnel commun, l'embauche de

Romain à l'entrepôt logistique d'Amazon où Louisa accomplit un second CDD de 3 mois étant aussi incertaine que la candidature de celle-ci au Bureau régional des affaires culturelles où celui-là coordonne l'opération Décloisonnement et vivre-ensemble.

Ni sur leur frôlement fortuit entre deux portants de la boutique Cache Cache dans laquelle Romain ne s'imaginerait pas entrer, imprégné qu'il est malgré lui du postulat que les femmes ont seules à se soucier de la chatoyance de leurs dessous, et privé qu'il est depuis sept mois d'une compagne à laquelle offrir de la lingerie, étant entendu que l'Émilie en question aurait trouvé incongru que son compagnon rencontré en lettres supérieures lui offre l'ensemble fuchsia en dentelle + porte-jarretelles dont Louisa a pensé à raison que son concubin Cristiano apprécierait l'effet sur son corps lors de la Saint-Valentin à laquelle Émilie et Romain n'ont sacrifié qu'une fois en treize ans, et sur le mode ironique propre aux non-dupes.

Ni sur une stase longue dans un des restaurants du quartier piéton dont le même Cristiano ne supporte pas les demi-portions, sans parler de leur carte végétarienne, passible de l'objection qu'on n'est pas des lapins. Opinion à laquelle Louisa souscrit, aimant trop steaks et rumsteaks pour s'infliger un déjeuner à la Cantoche dont Romain, qui par choix plus ou moins libre se restreint depuis 2013 à la viande blanche, a testé et approuvé le vegan burger.

À vrai dire, Louisa trouve chaque année moins de raisons de régler les 5,50 euros du parking sou-

terrain pour s'offrir un après-midi dans le carré commerçant du centre-ville. Hors les réductions sur l'exfoliation en profondeur, l'abonnement annuel à l'institut de beauté Fleur de peau n'est pas beaucoup plus avantageux que celui de l'Esthetic Palace du Centre commercial nord dont le magasin Sportzone étale en outre une meilleure gamme de produits que le Go Sport des Halles d'ailleurs bientôt converties en écoquartier. Aussi bien, les quatorze salles de l'UGC Ciné Cité, dont la tôle peinte veille sur un parking de deux cents places, garantissent une offre plus large et plus américaine que les trois du cinéma Jacques-Prévert où même Romain ne va plus qu'à titre professionnel depuis son abonnement à Netflix.

À suivre sa ligne rouge attirée, il apparaît que la majorité des déplacements de Louisa sont d'orientation latérale, soit qu'ils relient le pavillon et le Carrefour où elle ravitaille son couple, Romain se contentant de la déclinaison citadine de l'enseigne, soit qu'ils la portent vers les agences d'intérim logiquement implantées en périphérie, ou vers l'Acrosport posé au pied de la bretelle qui monte en boucle vers l'A6. Elle y a pris un forfait pour deux séances semaine d'aérobic, discipline dont Romain n'a jamais eu vent, son renoncement au badminton ayant réduit sa pratique du sport au parcours progressif du parc des Cheminots dont la tache verte borde la bande, d'un bleu peu conforme à sa couleur réelle, symbolisant la rivière qui d'est en ouest fend la carte.

Louisa Makhloufi et Romain Praissee demeureraient-ils encore cent ans dans cette ville que la

probabilité qu'ils se croisent, s'avisent et s'entreprennent resterait à peu près nulle. En sorte que si l'une des 87 caméras de surveillance installées en 2004 par les techniciens d'un prestataire privé de la mairie les voit se croiser, s'aviser, s'entreprendre, ce ne sera qu'au prix d'un dérèglement des trajectoires lié à une conjonction hasardeuse de faits nécessaires.

À six kilomètres au nord-est de la ville, hors de vue, une usine produit des connecteurs automobiles.

Produisait.

Ecolex, c'est son nom, est à son installation en 1967 une filiale du groupe franco-belge Kronos, qui double de taille en acquérant l'italien Mercurio et doit se désendetter en vendant Ecolex.

Passant de main en main au long des décennies suivantes, l'usine échoit en 2002 à Minos bientôt racheté par son concurrent Odin sitôt absorbé par Thor suite à l'échec de l'OPA du suédois Skojf sur l'allemand Hartz. Cette transaction complexe est rendue possible par les conseils des banques Dexia pour la partie financière et Goldman Sachs pour l'attestation d'équité.

Créé en 2003 à Boston, Massachusetts, par regroupement de deux fonds de pension texans, le fonds d'investissement Thor a vocation à transformer les sociétés leaders du marché intermédiaire européen

en entreprises à forte valeur ajoutée. Si la quasi-totalité des retraités qui en abondent le portefeuille ignorent le cœur d'activité d'Ecolex, l'un d'eux a exploré par Google Maps la ville qui l'abrite, et entrepris une visite virtuelle de sa cathédrale.

Elle date du XIII^e siècle.

L'année suivante, Thor se déleste d'Ecolex au profit des trois banques anglaises créancières parmi lesquelles Barclays rachète les parts des deux autres et les cède à la firme Bold Investment dont l'actionnaire majoritaire, Jackson Li, possède une île du Pacifique, un parchemin original de Confucius et beaucoup de charisme.

Dans l'entretien donné au magazine Challenges en juillet 2014, l'entrepreneur sino-australien confesse que l'argent lui importe moins que l'épopée industrielle qui en rapporte. Seuls les commencements sont beaux, et il donnerait son jet Gulfstream G650 pour connaître encore souvent le frisson d'une acquisition.

Le secret de sa réussite ? Le travail. Et la chance, bien sûr. Mais la chance se mérite. Ce qui n'induit pas que les malchanceux aient démerité.

D'où tire-t-il son énergie ? De l'amour de sa femme, Irina, rencontrée en marge d'une réunion du G7 à Saint-Pétersbourg ; du sourire de son fils, Jackson Junior.

Comment prend-il les décisions importantes ? À la barre de son voilier, au large d'Orlando. L'océan est de meilleur conseil qu'un consultant ! (Rires.)

Son principal défaut ? L'impatience. Parler c'est bien, agir c'est mieux.

Sa devise ? La loyauté paye.

L'évocation en fin d'article d'une possible délocalisation en Slovaquie de l'usine française d'Ecolerx provoque une intervention d'Emilio Blanqui, en préambule du comité d'entreprise du 13 septembre suivant. Sa voix est enrhumée, son ton solennel, sa prononciation des noms anglais embarrassée, et sa moustache trop épaisse pour l'affilier à certains jeunes urbains plus ou moins homosexuels plutôt qu'à une lignée de délégués CGT.

Sans moustache, son discours serait identique. La veille, cinq camarades en ont pesé la moindre virgule dans la cahute mise à la disposition du syndicat. Il commence par témoigner de l'inquiétude soulevée par certains propos de monsieur Li au sein des équipes de production. Il demande à la direction France des engagements qui ne puissent être sujets à des interprétations contradictoires. Il ne veut pas douter de la détermination de l'actionnaire majoritaire, dont soit dit en passant la fortune personnelle est estimée à 900 millions de dollars, compte non tenu du patrimoine non déclaré, à préserver un site qui demeure rentable, la baisse des bénéfices du premier semestre n'étant due qu'aux ponctions de trésorerie effectuées en faveur des sociétés en difficulté du groupe : Indian Resource, Pakistan Gas, Bengal Iron. Non, nous ne pouvons pas imaginer que Bold Investment appauvrit sciemment son outil de production français pour qu'il devienne légitime de s'en débarrasser.

Un communiqué de la direction entend rassurer le personnel. Nul n'a intérêt à un tel scénario. Il ne faudrait pas que l'extrapolation de propos mal traduits ou mal transcrits compromette la sérénité

nécessaire aux performances du groupe dans un contexte de crise qui l'a déjà contraint à supprimer 8250 emplois monde.

Un mois plus tard, un second communiqué annonce la fermeture du site à moyenne échéance. Mais assure que plus de 65 employés sur 283 seront possiblement reclassés sur le site de Valence-sur-Niel, à 480 kilomètres au sud.

Apprenant son passage éclair à Paris pour finaliser la vente au Bahreïn d'un palace du huitième arrondissement, les syndicats exigent une rencontre avec Jackson Li. Il est temps de se parler les yeux dans les yeux et les mains à plat sur la table. À ce jour ils ne le connaissent qu'en photo. Il est moins âgé que la plupart d'entre eux. Ou le paraît, suppose Simon Makno, préparateur de commandes, insinuant peut-être que le milliardaire australo-chinois se donne les moyens de sa jeunesse.

Botoxé ou non, l'amateur de voile déplore par voie de presse le ton comminatoire de la requête syndicale. La France est un pays magnifique, il adore le Louvre et Jean Dujardin, mais certains de ses habitants n'ont pas acquis la culture du dialogue. On dirait qu'ils désirent davantage l'affrontement que le sauvetage de leur entreprise. Sur ces bases, il craint et regrette qu'aucune négociation ne soit envisageable. Dès ce soir il s'envole vers la Californie où l'appellent des dossiers au moins aussi urgents. C'est la principale difficulté d'un groupe mondial : il faudrait être partout à la fois, et jusqu'à preuve du contraire il n'est pas Dieu.

Les délégués syndicaux déposent un préavis de grève illimitée une semaine avant Noël. Espérons que la direction appréciera le cadeau, plaisantent-ils. En revanche pour le sapin faudra repasser. À moins d'en faire un cercueil.

Dégourdisant les corps et dénouant les gorges, les travaux de la grève réactivent les cellules d'espoir endormies par une situation désespérée.

L'usine est occupée. Pas une seule machine ne doit tourner. Pas une seule exception à l'union qui c'est prouvé fait la force. Certains empêchés de bosser vitupèrent. On en voit même qui vocifèrent. Ils invoquent leur liberté, et emmerdent ceux qui l'appellent liberté de s'asservir. Ils invoquent le réveillon digne qu'ils entendent offrir à leurs familles malgré tout. On leur retourne que notre dignité arrange bien ceux d'en haut. La dignité est le masque de la docilité. C'est se coucher qui n'est pas digne.

On se toise, on se défie, on se pousse, on se prend par le col, on a un petit creux.

On découvre, les jours suivants, le don d'imitateur de Nabil, chauffeur. On l'ignorait autant que l'expertise de Fabrice, opérateur sur commande numérique, en dosage du couscous, ou que les talents d'oratrice de Laetitia, technicienne d'usinage. Elle-même n'aurait pas cru pouvoir aligner six mots devant tant de gens, tant d'hommes. Ni qu'elle pourrait enchaîner six nuits à l'usine sans un saut chez elle pour une vraie douche. Qu'est-

ce qui lui plaît tant là-dedans? Qu'est-ce qui lui serrera le cœur quand ils remballeront les piquets dans 26 jours?

Un selfie pris au septième jour de grève fait à certains l'effet d'une révélation: à l'arrière-plan des quatre camarades doigts en V et cartes de tarot dans l'autre main, l'atelier C4 désœuvré est une figuration anticipée de ce qu'il sera le jour de son démontage. Les photographiés répandent sur l'assemblée générale du 28 la lumière qui les a inondés: le blocage est suicidaire. On se tire trois balles dans chaque pied. On empêche de tourner une usine qu'on se bat pour continuer à faire tourner. Les actionnaires veulent une cessation d'activité, on leur offre sur un plateau, avec la dinde et les marrons et tiens prends donc une part de bûche avec.

En vérité on vous le dit: les grèves c'était bon pour le temps du travail. Au temps du chômage faut inventer autre chose les gars.

Et les filles.

Et les filles, pardon.

Sous ce jour, la passivité de la direction relève moins de l'usuelle stratégie du pourrissement, l'hiver jouant pour elle, que du laisser-faire méthodique. On est en train de faire le boulot à leur place. Enfin le non-boulot. On leur met pas la pression, on leur tend le tube de vaseline pour nous la mettre profond. C'est pas ici que la lutte elle se mène. Ici y a pas de front. Ici on enfonce que du mou.

Applaudissements.

Propositions.

Résolutions.

Le 29 décembre, la totalité des futurs licenciés, soutenus par des camarades retraités contents d'y retourner, prennent le contrôle du péage de l'A6, sortie Savigny. Par conviction ou par peur 70% des automobilistes bloqués affichent leur solidarité. D'autres klaxonnent leur impatience. Que des gens perdent un travail, c'est triste, mais eux aimeraient bien garder le leur. Et ne pas offrir à leur boss l'aubaine de déduire leurs minutes de retard du prochain salaire.

Si on est tous ensemble ils oseront pas.

On n'est pas tous ensemble.

On bloque pour qu'on le soit.

Mais si vous me bloquez, je suis contre vous.

Et les patrons rigolent.

Ben oui, c'est comme ça.

Pour tourner en allégresse leur envie de faire bouffer à ce monsieur le volant de sa Volkswagen Passat, les trois qui l'ont interpellé reprennent en chœur C'est comme ça des Rita Mitsouko.

Yvon, soudeur, ne fait que les lalalalala.

L'employée de péage suggère aux Ecolex de laisser passer les voitures gratuitement. Ils gagneront la sympathie de tous, et d'abord d'elle-même, Kathy, enchantée, qui rentrera direct faire une sieste pour rattraper sa nuit de merde passée à calmer son dernier qu'a les oreillons. On lui rétorque qu'on n'est pas là pour se faire aimer. Elle s'en étonne. Tout le monde veut être aimé. Elle par exemple elle ne se trouve pas assez aimée par son mari serrurier, même si elle imagine que ces messieurs en ont un peu rien à foutre de sa vie.

Ces messieurs-dames.

Oui pardon ces messieurs-dames.

Le samedi suivant, une délégation désignée en AG installe une table devant l'Hôtel de ville. Le bâtiment en pierre blanche néoclassique abrite la salle du conseil municipal où aucun des grévistes présents n'est jamais entré, sauf Eddy, manutentionnaire, pour le pot annuel de son club de hockey. Le but est de sensibiliser l'opinion et de collecter de quoi tenir. À première vue l'opinion est plutôt sans opinion. L'opinion sourit pour s'excuser de passer son chemin. Parfois l'opinion allègue qu'après les fêtes les bourses sont vides. Sauf celles des plus fortunés, lesquels pratiquent peu la place Gambetta, a fortiori un matin polaire comme celui-là, lui préférant étrangement leur maison chauffée, sise dans un quartier résidentiel de la ville sud. D'ailleurs si une somme de dérèglements portait les fortunés jusqu'ici, est-ce qu'ils donneraient? Est-ce qu'ils ne trouveraient pas encore à nous reprocher notre infortune?

Une bossue insiste pour leur laisser les deux kilos de carottes pris au marché des Meuniers. Elle comptait s'en faire une purée, ses quatre dents ne peuvent rien broyer, mais elle trouvera à se nourrir autrement. Ils ont plus besoin qu'elle de prendre des forces. Elle des forces elle en ferait quoi? Des larmes sont montées sans prévenir aux yeux de Tony, technicien informatique et témoin de Jéhovah. À la maison la vieille a aussi des poireaux qu'elle peut aller chercher, elle les a achetés pour son neveu qu'elle attendait à déjeuner avant-hier, ça fait trois fois de suite qu'il annule, elle va finir

par croire qu'il ne veut plus la voir, nous les vieux on dirait qu'on vous dégoûte.

Un jeune Rom s'approche réclamer d'une voix traînante si caractéristique qu'on croirait qu'il imite un jeune Rom. Tony secoue la boîte solidarité fendue en son centre pour lui signifier que ce matin l'aumône c'est dans l'autre sens. Sabine lui propose une canette de 1664, ça le désaltérera par cette chaleur. L'autre grimace un refus et s'éloigne. Tony dit va te faire foutre.

Légitimé par un vote à l'unanimité, Emilio Bianqui téléphone au directeur de la rédaction du *Républicain* pour s'étonner du peu d'écho donné à leur lutte dans ses pages. Il propose qu'un journaliste passe une journée avec les grévistes, qui soit dit en passant ne doivent plus se faire appeler grévistes mais lanceurs d'alerte. Ce n'est plus pour eux qu'ils se battent, mais pour les autres. En gros nous sommes tous des Ecolex.

Louis Devilmont, petit-fils de Philippe Devilmont, fondateur du quotidien régional en décembre 1944, s'inquiète fort de la survie de l'usine, ne serait-ce qu'au titre de la vitalité de la métropole. Simple-ment, monsieur Bianqui et ses camarades comprendront sans peine que l'actualité très lourde laisse peu de colonnes pour des troubles sociaux déjà relatés dans les éditions des 19, 21 et 22 décembre. Depuis une semaine, nous sommes plutôt tous Charlie. Vu la tragédie qui nous frappe, les Français aspirent à l'unité, et des initiatives conflictuelles leur semblent inopportunes, pour ne pas dire déplacées. En un mot comme en cent, nous

avons moins le cœur à chanter l'Internationale que la Marseillaise.

C'est comme ça.

Qui prétend que les élus locaux se sont bousculés auprès des Ecolex en lutte exagère. Le seul à s'être manifesté, Étienne Croizat, cinq fois député de la circonscription Nord, n'est d'ailleurs plus élu. Pour la Saint-Sylvestre, il a apporté une caisse de mousseux, et une photo jaunie des mineurs grévistes de 66 juste après leur évacuation au gaz par la flicaille. Histoire que les jeunes camarades aient bien en tête que les propriétaires c'est pas Blanche-Neige.

Par 66, Étienne entend 1966. Il ne saurait songer à un autre siècle que le vingtième. Le suivant ne lui dit rien qui vaille.

L'assemblée générale du 13 janvier s'autosugère que le silence des autres élus s'expliquant autant par le congé d'hiver que par l'actualité dite lourde, l'heure est revenue de les solliciter. L'actualité dite lourde ne passera pas, ils aiment trop leur peur, mais les fêtes sont bel et bien finies.

Alerté par lettre de l'urgence de maintenir les unités de production génératrices de croissance dans le bassin, le conseil général assigne en référé Ecolex et demande la nomination d'un administrateur provisoire. Demande rejetée par le tribunal de commerce, soucieux de ménager les créanciers, car

sans créanciers pas d'investissements, sans investissements pas de commandes et un gros risque de licenciements.

On se réunit dans l'atelier B3 pour définir un nouvel objectif. On doit viser plus haut. Leur cause nationale doit être portée au niveau national. Quitte à chatouiller non pas l'identité de gauche du pouvoir socialiste, mais son désir bizarrement intact de la revendiquer. Et puis certaines contingences de la vie médiatico-politique pourraient faire qu'un ministre estime pouvoir tirer bénéfice de son soutien.

On finit par valider cette option.

On ne va pas être déçu.

Par la voix téléphonique de son directeur de cabinet, le ministre de l'Industrie, très préoccupé par la situation, tient à témoigner son respect aux courageux salariés. Mais comme on sait l'État ne peut pas tout. Le pompier peine à fournir devant tant de départs de feu, sans parler du brasier qu'allument aujourd'hui ceux qui nous ont déclaré la guerre.

Sur le site, le message est reçu cinq sur cinq. On a bien compris qu'on devait muscler le jeu. À ce train-là, on ne va plus tarder à nourrir des projets de sabotage.

Mais saboter quoi?

On ne va pas démanteler une usine que l'adversaire vise à démanteler. Balles dans le pied encore.

À moins qu'on n'envisage un sabotage de plus grande ampleur. On l'envisage le 15 au matin, yeux cernés, voix enrouées, souffle dans les mains gelées. On songe à une panne générale d'électri-

cité sur l'agglomération, avec l'aide des camarades d'EDF.

Possible aussi de polluer la rivière, comme les Pharma-Bernier à la grande époque. Mais eux avaient des bouteilles d'acide à balancer dans la Meuse. Là on balancerait quoi? Une machine-outil? Un camion de livraison?

Ou alors le gérant. Après l'avoir lesté d'un plot en béton.

Ça s'étudie.

Mais on n'en est pas encore là. En leur temps les Bernier n'ont pas exécuté leur menace, par égard pour les usagers de la rivière. C'est fou ce qu'on est raisonnable. À croire qu'on n'est pas si en colère. Qu'en chacun se niche, certes bien enfoui en ce moment, le sentiment que ce qui arrive le doit.

Prenant au mot la métaphore du ministre, on se contente de promettre d'incendier le site si la puissance publique ne se manifeste pas dans les dix jours. Quitte à tous se faire cramer avec. Appelons ça la politique de la terre brûlée. Comme dans le dernier épisode de La petite maison dans la prairie, où le fermier exproprié met le feu à sa maison.

Après nous le déluge.

Un déluge de flammes, on va dire.

Prenant acte de la regrettable radicalisation de salariés jusqu'ici exemplaires, le ministre nomme un médiateur que l'actionnaire sino-californien réfute depuis Davos où il donne une conférence sur la transition écologique.

Pourquoi?

Parce que. Il le réfute. Il se méfie des médiations.

Il préfère négocier directement, les yeux dans les yeux, les mains à plat sur la table.

La pression pyromane redoublant, le ministre convie Stefan Durst, numéro 2 sur le site, à un entretien responsable. Responsable signifie qu'il ne s'agit évidemment pas de promettre le rachat de l'usine par l'État. On n'est pas en 81. Stefan Durst gratifie d'un sourire ce trait d'humour mais préfère prévenir : il mesure la nécessité pour le ministre de feindre de pouvoir intervenir, mais pour sa part il ne feindra pas de sortir de ce cabinet en n'ayant rien concédé. Il le fera réellement, il doit cette transparence aux gens, c'est une question d'honnêteté, l'usine fermera.

Même pas un assouplissement de l'échéancier ?

Même pas.

Deux mois ?

Deux de moins. Ce qui fait zéro.

Côté grévistes, on prend acte de cette fin de non-recevoir. À vrai dire on l'a anticipée. On voit ce qu'il nous reste à faire.

Catherine Tendron aime qu'on l'appelle Catherine mais n'aime pas la tournure incendiaire prise par le conflit.

Trop de heurts, trop de cris.

Ce n'est pas ainsi qu'elle envisage le rapport à l'autre, et le rapport à l'autre est son cœur de métier.

Quand le volume monte autour d'une table, elle persiste dans le parler doux de sorte que chacun doit baisser d'un ton pour l'entendre. Et qu'elle puisse entendre l'autre. Quand l'autre a fini de parler, elle dit: j'entends. J'entends ce que vous dites. L'écoute est la condition du comprendre qui est le début du concilier. C'est ainsi qu'on peut vouloir ce qu'on veut et choisir son risque.

Déjà dans les manifestations de 86, suivies avec son enthousiasme de présidente de la section Loire-Atlantique de la Fédération indépendante des lycéens, elle désapprouvait ceux qui en tête de cortège cherchaient l'affrontement. Et pour quel résultat? Malik Oussekiné a péri sous les coups d'un policier, mais avant tout d'un manque de dialogue, juge-t-elle encore aujourd'hui. L'hostilité n'est mère de rien. Tandis que le sourire est contagieux, comme dit Malek Villeneuve dans *Diriger humain* c'est rentable.

Simultanée au divorce de ses parents, la découverte de ce pédiatre canadien en Deug de psychologie cognitive oriente Catherine vers une licence en ingénierie sociale, puis un DUT de management appliqué. Car il n'y a de bonne théorie qu'appliquée. Elle veut être dans le faire. Et dans le construire.

Sur ses premiers postes, elle œuvre à professionnaliser les ressources humaines car le lâcher-prise que nécessite le dialogue ne s'improvise pas. Pour le mener il existe des outils dont l'efficience a été scientifiquement éprouvée sur un panel californien. Catherine Tendron aime qu'on l'appelle

Catherine et se présenter comme une technicienne en dialogue social.

Chez Nestlé France, chez Gémo, à Florange, elle force le respect des staffs dirigeants par sa capacité de conciliation, qu'elle avoue tirer de sa double maternité. Les salariés ne sont certes pas ses enfants, des limites doivent être posées, et peu de plans sociaux sont destinés à des mineurs, simplement elle n'imposera jamais aux collaborateurs ce qu'elle n'imposerait pas à ses fils. Du reste elle n'impose jamais : elle obtient le consentement. Nuance soulignée dans les textes fondateurs du management motivationnel. Signe ce que tu éclaires, non ce que tu assombris, dit René Char.

L'art est d'amener le collaborateur à comprendre ce qu'il ignore qu'il veut. Parfois il ignore qu'il veut partir, alors que sa baisse de rendement le crie. Un échange bienveillant lui montrera que ce qu'il croit subir est de son fait. À un salarié multi-retardataire de la biscuiterie Bahlsen où elle développe savoir-faire et savoir-être entre 1997 et 2003, elle fait comprendre que c'est à lui d'abord qu'il nuit ; que ces retards sont les actes manqués d'une démotivation qui grève l'entreprise mais d'abord sa carrière. Assurément il s'épanouira mieux ailleurs. Parfois la résilience passe par une rupture, et le mieux-vivre par le mieux-licencier. Dans tous les jobs que Catherine honore, son premier challenge est d'instituer pour tous un bilan de compétences annuel afin d'aider chacun à se mettre en mobilité, et ainsi convertir un départ contraint en départ voulu. Là où croît le péril croît aussi ce qui sauve, comme dit Barack Obama.

De poste en poste, Catherine se spécialise dans les restructurations. En 2013 les dirigeants d'Ecolex France la recrutent pour un projet précis. Catherine aime ça, car là où manque le projet croît le verbiage à perte. Elle le certifie, en toute loyauté : d'ici l'annonce de la délocalisation dans dix mois elle aura étudié les modalités de licenciement les plus indolores.

Dans un monde véritablement moderne, la douleur est un scandale.

Accueillant deux délégués syndicaux le 21 janvier 2015, elle insiste pour qu'ils l'appellent Catherine. Quant à eux ils préfèrent qu'elle ne les appelle pas Emilio et Nabil. On n'est pas là pour l'apéro.

Elle entend.

Elle entend ce qu'ils disent.

Elle fait rouler son fauteuil sur le côté pour casser la séparation du bureau. Ils parleront d'égal à égal. Le body language est l'espéranto des bienveillants. Toutefois c'est avec sa bouche qu'elle les remercie, après un mois d'incommunicabilité, de se rendre à la nécessité d'une concertation en vue d'optimiser les offres de reclassement et les pistes de reconversion. Le plan social, soulignons-le, est un plan de sauvegarde de l'emploi. Ce n'est pas pour rien qu'on le nomme PSE. Ces messieurs veulent-ils un thé rouge ?

Non merci.

Non merci.

Il est sans caféine et très riche en antioxydants.

Ça ira.

Ça ira.

Emilio Blanqui renonce à comprendre en quoi

un thé serait anti-Occident. Catherine concède qu'une infusion tilleul-miel conviendrait mieux pour apaiser les esprits et créer du lien. Avec ce qui nous arrive, conclut-elle, il y a une immense demande de lien.

Nabil Ben Bella observe que ce qui nous arrive leur arrive à eux, pas à elle.

Elle dissipe le malentendu: par ce qui nous arrive elle entend le contexte national. L'actualité très lourde. Nos valeurs.

Les deux visiteurs s'adressent une moue feinte. Ils ne voient pas de quoi elle parle.

Elle enchaîne: ce qui arrive à Ecolex lui arrive aussi autant qu'à eux, car elle fait corps avec cette entreprise.

Avec cette usine.

Avec cette usine, vous avez raison. Vous avez raison les mots sont importants. Poser les bons mots est le préalable d'un bon diagnostic. Mais foin de bavardage. Soyons concrets. Concrètement elle peut d'ores et déjà garantir l'accompagnement psychologique de chaque salarié.

Les deux visiteurs s'adressent une moue feinte. Ils ne voient pas de quoi elle parle.

Elle enchaîne. Du moins enchaînerait si l'entrée sans frapper d'un homme d'une quarantaine d'années ne lui clouait le bec. Elle identifie le visage sans pouvoir le nommer. Elle se pique de connaître le moindre des collaborateurs mais onze mois c'est peu pour enregistrer 283 patronymes et autant de prénoms.

Catherine laisse toujours sa porte ouverte, comme le préconise Paolo Dheepan dans Pour une gestion

yogi, ce qui ne dispense pas de la délicatesse de frapper avant de passer le seuil. Elle prie ce monsieur de l'excuser et de revenir plus tard, elle doit d'abord en finir avec Emilio et Nabil. Elle tiendra son engagement de recevoir la totalité du personnel restructuré, mais il y va du bien commun qu'elle puisse accorder à chacun un temps d'écoute.

Le nouveau venu ne bouge pas. Catherine sourit pour ne pas hausser le ton. Pas de cris, pas de heurts. A-t-il prévenu son assistante de son passage?

Non.

Mais alors qu'est-ce qu'elle peut faire pour lui?

Un café bien fort ce serait au poil.

Décidément mon thé a peu de succès.

Je bois jamais de thé.

Vous ne savez pas ce que vous ratez.

Je sais que je rate ma vie c'est déjà ça.

Nespresso, ça vous convient?

On fera avec.

Il faudra patienter un peu.

Oui bonne idée je vais patienter.

Il va patienter là près de la vitre, avec ce beau soleil il a une chance de bronzer. Il pose une fesse sur le plateau de verre du bureau. Sort une cigarette sans filtre. Ouvre la fenêtre pour pallier la prévisible absence de cendrier dans cette pièce. Demande du feu à l'individu en combinaison grise entré juste après lui, suivi d'un autre qui lance un Zippo.

Puis d'un autre, autocollant SUD au sein gauche.

Puis d'un autre en tee-shirt Metallica.

Puis d'à peu près dix autres.

Dans le bureau aux teintes beiges d'inspiration

feng shui, ils sont maintenant une quinzaine visiblement déterminés à patienter un petit moment.

Après un flash de viol collectif sans doute lié au genre exclusivement masculin des intrus, Catherine Tendron essaie de se raisonner. Nous sommes un pays civilisé, les sauvages qui nous terrorisent nous le reprochent assez, donc entre nous les mœurs demeureront civilisées. Ce qui nous unit est tellement plus fort que ce qui nous divise.

Mains symétriques sur les accoudoirs de son siège en cuir beige, elle respire yoga. Inspiration nasale jusqu'à gonfler le ventre, expiration longue jusqu'à le creuser. La peur n'écarte pas le danger.

L'arrivée de Stefan Durst entre deux ouvriers allume cette fois en elle l'image d'un rapport sexuel forcé avec lui, sous les directives goguenardes et perverses des salariés.

Elle tâche de surmonter son inconfort acoustique lorsqu'ils scandent Tous ensemble tous ensemble comme pour marquer le territoire qu'ils viennent de conquérir. Pourquoi ces manières tribales. Pourquoi ces cris de guerre.

Au fil des heures s'observe une attitude contrastée du directeur de production du site et de la directrice des ressources humaines, le premier arborant un silence empreint d'un flegme dont ceux qu'il appellera ses séquestreurs seraient bien incapables, sa partenaire d'infortune ne se dépar-

François Bégaudeau

En guerre

« Louisa rapporte ce qu'elle a retenu d'un tutoriel : les dépressifs d'aujourd'hui sont les gagnants de demain.

Je suis pas dépressif.

Ça va c'est pas une maladie honteuse non plus.

Pour Cristiano, si. Comme les hémorroïdes. Ou les troubles de l'érection. La dépression est la maladie des gens faibles que la meute s'ils naissaient loups déclarerait infondés à vivre. »

Dans une France contemporaine fracturée, Cristiano, ouvrier à l'usine Ecolex depuis quinze ans, est licencié. Peu après, il découvre les échanges érotiques de sa compagne Louisa et de son amant, un jeune cadre indolent. Tous deux n'auraient pourtant jamais dû se rencontrer. La réaction dramatique de Cristiano va pousser chacun à s'interroger sur les causes réelles de son acte.

« Un régal d'ironie tranchante. »

Michel Abescat, *Télérama*

« Une satire décapante de nos modes de vie aseptisés et de nos valeurs sans corps ni âme. Un beau roman qui vomit la tiédeur. »

Astrid de Larminat, *Le Figaro littéraire*

folio

folio-lesite.fr



En guerre
François Bégaudeau

Cette édition électronique du livre
En guerre de François Bégaudeau
a été réalisée le 23 mars 2020
par les Éditions [Gallimard](#).

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782072874864 – Numéro d'édition : 360601).

Code Sodis : U30254 – ISBN : 9782072874895
Numéro d'édition : 360604.

folio
folio-lesite.fr